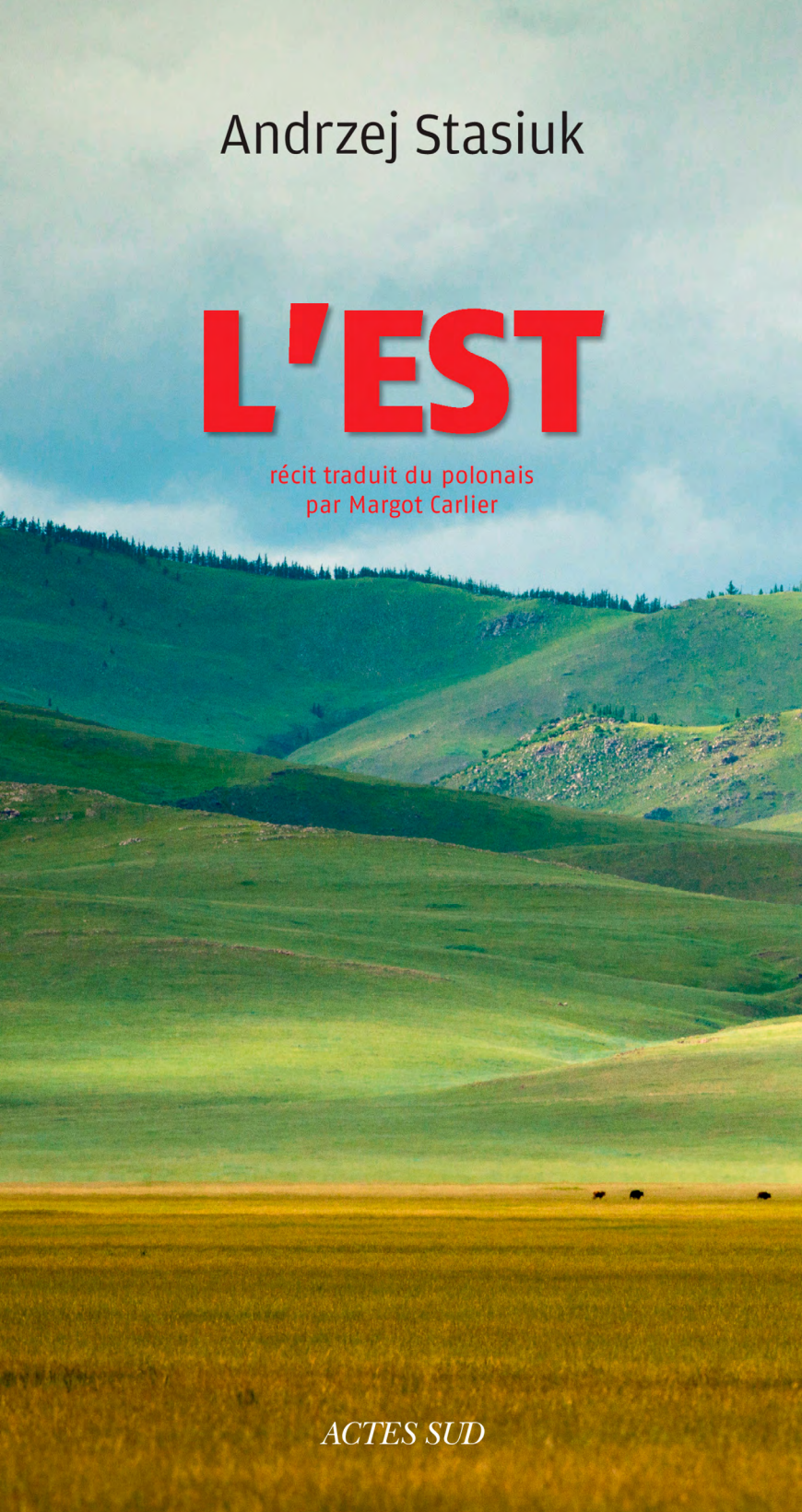




Andrzej Stasiuk

L'EST

récit traduit du polonais
par Margot Carlier

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Les pays de l'Est de l'Europe fascinent et intriguent. Et c'est précisément ces sensations, fortes et ambiguës, que Stasiuk, grand écrivain voyageur polonais, est parti chercher en Sibérie, en Mongolie, en Chine, au Kirghizstan...

Espaces immenses, terres arides, paysages inchangés depuis des siècles – Stasiuk nous immerge et nous fait partager dans ce récit sa vision de l'Est. Pour lui, l'Est, c'est aussi les confins de la Pologne, la rivière Bug, le village où sont nés ses parents, les vacances chez sa grand-mère qui voyait des esprits... C'est l'électrification massive de la campagne, l'exode des paysans vers la ville, l'industrialisation à outrance, le rêve brisé du communisme, le déracinement... Et aussi la Shoah, les déportations des minorités, les déplacements de populations.

Voyage dans le passé, *L'Est* s'interroge également sur l'avenir. Stasiuk se lance dans une critique féroce du consumérisme, et les pages consacrées à la Chine sont d'une drôlerie salvatrice.

Romancier, poète et chroniqueur, Andrzej Stasiuk est né en 1960, à Varsovie. Figure majeure de la littérature polonaise, il est connu pour ses récits de voyage, écrits au gré de ses périples dans l'Est de l'Europe. Déjà parus chez Actes Sud : Taksim (2011), Pourquoi je suis devenu écrivain (2013), Un vague sentiment de perte (2015).

Photographie de couverture : © Anne Claire Monna / Biosphoto

DU MÊME AUTEUR

PAR LE FLEUVE, Le Passeur, 2000.

DUKLA, Christian Bourgois, 2003.

CONTES DE GALICIE, Christian Bourgois, 2004.

MON EUROPE (avec Iouri Androukhovitch), Noir sur Blanc, 2004.

L'HIVER, Noir sur Blanc, 2006.

LE CORBEAU BLANC, Noir sur Blanc, 2007.

SUR LA ROUTE DE BABADAG, Christian Bourgois, 2007.

NEUF, Christian Bourgois, 2009.

FADO, Christian Bourgois, 2009.

MON ALLEMAGNE, Christian Bourgois, 2010.

TAKSIM, Actes Sud, 2011.

POURQUOI JE SUIS DEvenu ÉCRIVAIN, Actes Sud, 2013.

UN VAGUE SENTIMENT DE PERTE, Actes Sud, 2015.

La traduction de cet ouvrage a bénéficié
du soutien de l'Institut polonais du livre
The © POLAND Translation Programme



Ouvrage conseillé par Margot Carlier

Titre original :

Wschód

Éditeur original :

Wołowiec, Czarne

© Andrzej Stasiuk, 2014

© ACTES SUD, 2017

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-09131-6

ANDRZEJ STASIUK

L'Est

récit traduit du polonais
par Margot Carlier

ACTES SUD

L'été dernier, Djerry a racheté le mobilier du magasin d'une ferme d'État. Les comptoirs, les étagères, les petites vitrines, la vieille balance à plateaux avec l'aiguille oscillant sous le verre du cadran. Nous avons ensuite posé ces vestiges du communisme sur le sol en terre battue d'une mesure lemko^{1*}, vieille de cent ans. Il nous a fallu raccourcir un peu les étagères et les comptoirs. Tellement ils étaient grands. Durant cinquante ans, ils étaient restés au même endroit, sans que personne n'y touche. La première fois, je les avais vus en 1983, à la Pâque orthodoxe, le jour où j'avais fait la queue devant ce magasin. Depuis, j'y revenais régulièrement en retrouvant toujours cette même odeur familière. Laquelle précisément ? L'odeur des friandises, de la cannelle, de la marmelade, du sucre vanillé, de la poitrine fumée, des bouteilles de bière vides, du tabac, de la sueur des gens dans la queue ? C'était un mélange de tout. La livraison arrivait le mardi et le vendredi. Il fallait alors venir très tôt et s'installer dans la file pour avoir une chance d'obtenir quelque chose. L'économie de la pénurie ! Propriété

* Les notes de la traductrice se trouvent en fin de volume, p. 317 *sq.*

du kolkhoze, le magasin n'était en principe destiné qu'à ses employés. Le directeur faisait office de vendeur. La plupart des employés n'utilisaient pas d'argent liquide au quotidien. Le directeur tenait un gros registre où il notait les achats de chacun, retenait ensuite sur les salaires la somme due. Certains ne voyaient jamais de billets de banque. Ils travaillaient et, en contrepartie, recevaient de la nourriture, du savon, de la bière. La file d'attente avec toutes ces femmes soumises et résignées avait quelque chose de féodal. Elles patientaient en silence ou se parlaient à mi-voix. Durant deux, trois, quatre heures d'affilée. À l'époque, on avait du temps à revendre. La marchandise arrivait dans une camionnette Żuk. On la voyait venir à deux kilomètres. Elle apparaissait à côté de l'ancienne église orthodoxe, traînant derrière elle un nuage de poussière, descendait la pente, disparaissait pendant environ deux minutes, puis resurgissait sur la dernière ligne droite, pour parcourir encore quelques centaines de mètres.

Dans la file des bonnes femmes, je me sentais comme un vagabond au milieu de ce monde à la fois collectiviste et patriarcal. En blouse bleu marine et casquette blanche, le directeur du kolkhoze se tenait derrière le comptoir. Il pointait du doigt telle ou telle cliente, l'invitant ainsi à s'approcher. La queue ne signifiait plus rien. Seules les femmes désignées avaient le droit d'acheter. Je n'ai jamais réussi à percer le mystère de ses choix. Peut-être récompensait-il ses meilleures travailleuses ? Ou privilégiait-il celles qui habitaient le plus loin ? Ou bien il manifestait ainsi le pouvoir absolu qu'il exerçait sur ces gens ? Ils lui appartenaient. Ils n'avaient nulle part où aller.

Tycowa, par exemple, avait neuf enfants. Elle arrivait en pantalon de coutil et blouse de travail, ayant tout juste quitté les moutons ou les chevaux, un sac de jute sur l'épaule, pour acheter du pain. Courbée, elle trimbalait ensuite ce sac comme s'il était rempli de patates. Les maisons des employés de l'exploitation agricole se trouvaient en haut d'une pente, qu'elle devait gravir ployée sous ce poids. Les gens racontaient qu'elle gagnait plus en allocations familiales qu'en salaire. Une route de gravier traversait le village ; à part la camionnette Żuk, seul le garde forestier dans son UAZ tout-terrain, les camions chargés de bois et les patrouilles des gardes-frontières l'empruntaient de temps à autre. L'arrêt du bus se trouvait à six kilomètres de distance. Impossible de quitter cet endroit avec neuf enfants. Pour partir où, d'ailleurs, puisque personne ne les attendait ? Je patientais dans la file des bonnes femmes et je me sentais comme un vagabond.

Cet univers ne m'était pourtant pas étranger. Ces fichus sur les têtes, ces conversations à voix basse, cette attente. Ce temps qu'il fallait passer parmi des inconnus. J'avais déjà connu ça en 1973 ou 1974, dans un autre magasin. Bâti en briques, celui-là était situé dans le centre d'un vrai village. Quelques marches à monter, et l'on se retrouvait dans un intérieur lumineux, car les fenêtres du magasin occupaient un mur entier. Là aussi, il fallait arriver tôt et attendre. Le temps. Une quantité de temps incroyable en prime. Qui n'appartenait à personne. Rempli de senteurs, de formes et de sons. Comme, par exemple, le tintement des bouteilles vides dans un panier en fil de fer pouvant

en contenir vingt-cinq. Ou bien l'instant précis où la fourgonnette était déjà à l'arrêt, la poussière et l'odeur d'essence flottant encore dans l'air, tandis qu'un gars en blouse blanche tachée ouvrait la portière arrière, laissant échapper une odeur de pain frais. En 1972-1973, toutes les fourgonnettes étaient équipées d'un moteur à essence, et cette odeur du carburant à faible indice d'octane, odeur de liberté, de mystère et de désir, se mêlait à celles des friandises, de la cannelle, de l'orangeade et des cigarettes. À l'époque aussi, j'attendais au milieu de vieilles femmes. Adossées au rebord de cette baie vitrée, elles me faisaient penser à des oiseaux. Gazouillis et caquetages. Derrière son comptoir, la vendeuse se joignait à leurs conversations. Je les écoutais sans rien comprendre. Elles communiquaient avec des bouts de phrases usées qu'elles connaissaient par cœur. Évoquaient des événements ordinaires, toujours les mêmes, qui se répétaient depuis des siècles. La vie, la mort, le temps qu'il faisait, le travail. Elles parlaient avec un accent chantant. Je devinais plus que je ne comprenais. Les sons me suffisaient. Je ne connaissais pas les gens dont elles parlaient. J'étais un timide garçon de la ville, j'avais envie d'être invisible. Du moins jusqu'à l'arrivée de la fourgonnette. Rêveur, je laissais passer tout le monde, même ceux qui étaient arrivés bien après moi. Parfois, m'ayant reconnu, les femmes prenaient pitié de moi et me laissaient entrer au milieu de la file, ou bien me poussaient vers l'avant. Je n'achetais que du pain. On m'envoyait juste pour ça, car j'avais douze ans et j'étais un gamin de la ville, pas très futé.

Le magasin était situé près d'un carrefour. À gauche, la route conduisait vers le chef-lieu, à droite

vers l'église, puis elle s'arrêtait net sur la haute berge de la rivière. Le centre du village se trouvait entre le magasin et l'église. Au carrefour, il y avait la caserne des pompiers, bâtie en planches de bois brut, grisées par le temps. C'est là qu'on organisait les fêtes. La caserne s'illuminait alors comme un lampion. La lueur filtrait par les interstices. On sortait la voiture des pompiers dans la cour pour laisser la place aux danseurs. Dans ces moments-là, oui, je perdais ma timidité car je pouvais me dissimuler dans la pénombre. Me tapir à la frontière du cercle de lumière et regarder. Crépuscule opalin de l'été et cris dans le noir. Ils se battaient. Jusqu'au sang, jusqu'à n'en plus pouvoir. Tout cela, je l'apprenais le lendemain, par les bribes de conversations des femmes. Ma tante et ma grand-mère étaient au courant des bagarres et des blessures. Amour et violence. L'obscurité était chaude comme l'intérieur d'une étable. Tout se passait à quelques dizaines de pas de l'église. Je n'arrivais pas à détacher le regard des silhouettes qui s'évanouissaient dans la nuit.

Et nous voilà à présent à décharger les comptoirs et les étagères du magasin sur le sol en terre battue d'une mesure lemko, vieille de cent ans, sauvée par miracle d'un village dont toutes les autres maisons avaient disparu. Détruites, rasées, brûlées – soixante-quatre maisons. Longues de quinze mètres, trapues, surplombées d'un toit raide, elles devaient pouvoir abriter en hiver du foin pour le bétail et les moutons. Semblables à des coques de navire renversées, avec, le long du bord, les lignes claires du torchis liant les poutres de sapin imbibées de pétrole noir. De ces soixante-quatre maisons, une seule a pu

être épargnée, et nous étions en train de la remplir des restes du communisme. En vérité, et pour que justice soit faite, nous aurions plutôt dû les brûler, ces restes, et jeter leurs cendres aux quatre vents du haut des sommets des Basses Beskides. Oui, on aurait dû faire ça. Comme ils avaient fait avec les soixante-quatre maisons et les vestiges de l'ancienne Rus', depuis les rivières Bug et San jusqu'au village de Szlachtowa et le ruisseau Grajcarek. Mais non ! On a tout gardé. Touchés par tant de mains, le bois et le contreplaqué étaient gras, imprégnés d'odeurs, lourds. Toute une vie s'y était figée. Des couches de vie : les Lemkos, le communisme, et nous, à présent, suant à grosses gouttes sous ce poids.

En ce temps-là, tous les magasins de province sentaient pareil. Je me rappelle le magasin d'un tout autre village, auquel on accédait par un petit escalier raide. C'était en 1968, ou 1969, un soir. Depuis son intérieur exigü, l'odeur se propageait avec la lumière. Une lumière dorée, mélangée au parfum de vanille et d'orangeade. C'est tout ce dont je me souviens : un escalier raide, une pièce étroite, rien d'autre. Juste le parfum et la lumière. Devant le magasin, il y avait un gazon et quelques restes de murs en brique, les vestiges d'un domaine. C'était dans l'air, dans les conversations : domaine, château, domestiques, valets de ferme... Il y avait là quelque chose d'étrange, voire de redoutable. Rien que le mot "château" sonnait comme un grondement sourd et grave. Presque comme "tombeau". Le village vivait toujours avec les souvenirs de la corvée, sans même s'en rendre compte. Le "château" était telle une tour de garde, une citadelle érigée à

la frontière pour faire peur. Les gens continuaient à aller travailler “au domaine”, alors qu’en 1945 ou 1946, le pouvoir populaire leur avait fait cadeau de petites parcelles de terre infertile. Un chemin sablonneux traversait le bourg. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu passer une seule voiture. Les poules s’y promenaient, picoraient, creusaient de petits trous. Ça et là, on voyait des bouses de vache complètement desséchées. Mais pas de voitures. C’est qu’elles ne s’aventuraient pas ici en 1968. Les transports routiers arrivaient jusqu’au magasin seulement, puis faisaient demi-tour. Des camions Star ou Lublin, bâchés. Au petit matin, ils venaient chercher les ouvriers pour les conduire aux usines de Varsovie ; l’après-midi, ils les ramenaient. Ils parlaient de la rue Wileńska. Les gars s’asseyaient sur les planches fixées sur la plate-forme, à laquelle on accédait par une petite échelle en fer. Cela ne coûtait rien, je crois. Trente kilomètres. Il fallait s’accrocher pour ne pas tomber. Il n’y avait que des hommes. Lorsque je regarde des images d’archives, je les revois. Casquettes, chemises au col déboutonné, costumes gris informes. Les films sont en noir et blanc, alors ma mémoire aussi devient monochrome. Leurs visages luisent d’une sueur grisâtre, la fumée de cigarettes aussi est grise. Parfois, alors que j’étais encore gamin, ils me laissaient m’asseoir à l’arrière, près de la ridelle. Je regardais la ville s’éloigner, devenir de plus en plus petite. Nous empruntions la rue Świerczewski, je crois, puis la rue Generalska. Drownica, Marki, Pustelnik, Struga. Quartier après quartier, la ville disparaissait. Se transformait en village. Devenait basse. Tapie contre le sol, pour finalement se muer en rase campagne, s’étendant

jusqu'au bout de la carte. C'est ainsi que je l'imaginai : à l'est de Varsovie, il n'y avait plus que des villages, les rares villes n'étant que leurs agglomérats informes. Les maisons avaient un étage ou deux. Plutôt qu'à des immeubles, elles faisaient penser à des masures paysannes posées les unes sur les autres. Bâties en bois. Peintes en marron. Comme le plancher chez mes grands-parents et chez mon oncle. Du bois, de la peinture à l'huile et un léger grincement. On entrait toujours dans un intérieur vieux, envahi d'odeurs. L'obscurité avait une odeur, la pénombre aussi, et c'est seulement lorsqu'on allumait la lumière qu'elle s'estompait, laissant enfin la place aux formes. Ces maisons pourtant ne nous séparaient jamais du reste du monde, comme le font les immeubles des grandes villes.

En 1986, je me suis installé dans une maison en bois, dans un endroit désertique. La nuit, l'obscurité envahissait littéralement l'intérieur. Elle pénétrait non seulement par les vitres, mais aussi à travers le bois vermoulu des poutres et les jointures en tordis, entraînant avec elle une multitude de sons dont j'ignorais l'existence jusqu'alors. Couché dans le noir, j'écoutais. Je ressentais de la peur, mais la curiosité était plus forte, je dressais donc l'oreille en attendant l'aube. Des souris et des loirs au grenier, des insectes dans le bois... Crissements de la charpente sous les coups de vent ou de chaleur. Oiseaux de nuit, animaux de la forêt, eau de la rivière, sans compter ma propre imagination. Et personne alentour. J'avais en revanche plusieurs cimetières à proximité. Au moins cinq, à une petite marche de distance. Je pensais aux esprits, ceux des

morts, ceux des maisons, des animaux, des soldats. Ils virevoltaient autour de mon gîte, effleuraient les murs. J'étais la seule personne à vivre ici, aussi venaient-ils tous chez moi. C'est ce que je m'imaginai. Et il m'arrivait souvent de ne pas parvenir à m'endormir avant le petit jour. Le soleil se levait sur le versant sombre, montait en embrasant cette contrée dépeuplée. Les tombes et les calvaires. Les soubassements des maisons bâtis de pierres plates et d'argile. Les spectres des coupoles des églises orthodoxes. Des ruines. À croire qu'un beau jour, ce paysage s'était débarrassé de tout dans l'indifférence absolue de la nature. Bien entendu, les choses ne se sont pas passées ainsi. Il y a eu des cris, de l'agitation, des expulsions, des injures, des coups. Des soldats en uniforme, en vérité des agents du renseignement en tenue de combat, car il s'agissait d'un détachement du ministère de l'Intérieur. Rien à voir avec la nature donc, mais avec la politique, la haine des classes, la purification ethnique et la bénédiction de l'ogre du Kremlin. J'étais hanté par la vision d'un cortège de charrettes conduisant la population vers la gare de Zagórzany. Maison après maison, famille après famille, village après village. Sur les charrettes se trouvaient les biens de toute une vie (emballés en quelques heures), des enfants et des vieillards. Les autres suivaient à pied, en menant le bétail. Poules, chiens et chats étaient restés dans leurs enclos. Durant l'été 1947, les villages de la région devaient avoir un drôle d'air : portes crissant dans le vent, meubles renversés, objets éparpillés sur le sol, tiroirs éventrés, blé répandu par terre, duvet flottant dans l'air. Et, partout, le silence. Pas une seule fumée ne s'élevait au-dessus des cheminées. Je me

demande qui est arrivé en premier : les renards sortis de la forêt pour saccager les poulaillers, ou bien les pillards, venus des bourgades et des villages polonais. Ainsi, cette colonne de charrettes me taraudait l'esprit jusqu'au jour où, en 1992 ou 1993, j'ai lu Platonov : "Sur le mot de l'activiste, les koulaks se penchèrent et se mirent à mouvoir le radeau droit vers la vallée de la rivière. Jatchev se traîna vaille que vaille derrière la classe koulak pour lui assurer un départ propice vers la mer, au fil de l'eau, et pour mieux se convaincre que le socialisme adviendrait, que Nastia le recevrait dans son trousseau de jeune fille et que lui, Jatchev, périrait bientôt, comme un préjugé harassé. Après avoir liquidé les koulaks en direction de l'horizon, Jatchev, loin d'être apaisé, trouva la vie plus pénible, sans savoir pourquoi. Il observa longuement le radeau qui s'éloignait systématiquement sur cette rivière neigeuse mais fluide, il observa le soir qui remuait cette eau sombre et morte, s'épanchant à travers les prés refroidis vers son gouffre lointain, et il en éprouvait de l'ennui, de la tristesse dans la poitrine. Car enfin la classe des monstres tristes n'était en rien utile au socialisme et on le liquiderait lui aussi en l'expédiant vers un lointain muet²."

Cela avait tout de même quelque chose à voir avec la nature, avec la tectonique des plaques en tout cas, car il y eut une immense secousse depuis le Kamtchatka jusqu'à l'Elbe. Quand quelque chose s'étend sur dix mille kilomètres, il ne s'agit plus d'un simple processus historique. Cette secousse, qui avait balayé les maisons et les gens dans cette région, n'était en fait que l'écho lointain d'une autre

dislocation, plus puissante encore. Tous les jours j'observais les traces de ce cataclysme, et toutes les nuits je guettais ses fantômes. J'estimais que c'était dans l'ordre des choses et que ça resterait ainsi, pour toujours. Plongé dans sa torpeur, le kolkhoze ronronnait, se grattait dans son demi-sommeil là où ça le démangeait, comme une énorme bête grise. Autour s'étalait un désert verdoyant. La forêt descendait jusque dans les vallées. Les jeunes frênes faisaient exploser ce qui restait encore des fondations. Envahis d'herbes folles, les puits se transformaient peu à peu en pièges profonds et froids. L'eau effaçait les anciennes routes, tandis que les butées du vieux pont ressemblaient de plus en plus à des ravins creusés par des rivières. À l'approche du printemps, avant la repousse de l'herbe, on distinguait encore les entrées voûtées des caves en pierre et les contours des anciennes habitations, dessinés sur le sol. On pouvait se promener la journée entière sans rencontrer personne, seulement des tombes et quelques marques du passé.

Par une nuit d'octobre, en 1987 ou 1988, j'ai mangé trente champignons hallucinogènes et je suis allé jusqu'à Górna Radocyna³, près de la frontière tchécoslovaque. En l'espace d'une heure, le village s'est ranimé. Des lumières brûlaient aux fenêtres. Une lueur dorée, douce. À travers les portails béants des étables se dégageait l'odeur de foin et de bétail. Des seaux tintaient près du puits, des voix fusaient, des chiens aboyaient, quelqu'un est passé près de moi et j'ai senti sa chaleur. Malgré la nuit, je distinguais le bois des maisons et des palissades, meurtri par le temps, et j'avais l'impression

de voir la blancheur du lait versé après la traite du soir, je voyais sa coulée chaude remplir un à un les récipients. Et même si quelque chose échappait à ma vue, je savais que tout était là, dans l'obscurité, inchangé depuis des siècles, passant du père au fils, chaque geste, chaque élément, le bien et le mal, toujours à sa place. Cette nuit-là, au clair de lune, je marchais dans une vallée des Carpates, vers la ligne de partage des eaux. Autour de moi, le village ressuscité vivait au rythme de ses habitudes séculaires, et je me sentais comme un fantôme. Personne ne me remarquait, pourtant je m'arrêtais ici et là. Seuls les chiens devaient sentir ma présence, car ils tiraient avec une force décuplée sur leur chaîne.

Il m'était souvent arrivé de traverser le kolkhoze la nuit. Jamais, pourtant, je n'avais eu le besoin ou l'envie de faire appel à mon imagination. Tout me semblait si évident à l'époque. Le collectif avait dévoré l'individuel. À présent aussi, affalé dans l'obscurité, repu, il digérait en gémissant. Églises orthodoxes, maisons, tout y était passé, à part quelques vieilles pierres éparses. Les granges gigantesques et les étables que je contournais dans le noir avaient été construites avec ces églises et ces maisons.

À l'endroit où nous avons déchargé les comptoirs et les étagères, il y avait déjà un stock de poutres que Djerry avait achetées quelques années auparavant à un kolkhoze en difficulté financière. Certaines portaient des dates, des croix à trois branches ou des symboles solaires, gravés dans le bois. Elles se trouvaient là, à présent, dans cette vieille mesure, sauvées de l'Histoire, du communisme d'abord, puis du capitalisme. Quoi qu'il en soit, je n'avais pas la

moindre idée du passé lorsque je traversais le kolkhoze. Ma vision se limitait au présent qui semblait on ne peut plus clair. Tous ces gens étaient arrivés ici, sur une terre nue, n'appartenant à personne, pour y construire leurs maisons qui, en réalité, ne leur appartenaient même pas. En 1983 ou 1984, les membres du kolkhoze n'étaient pour moi qu'une tribu exotique, le peuple nouveau, dont j'avais seulement entendu parler. Je passais des heures devant le magasin en sirotant de la bière de printemps, des brasseries de Grzybów. Je les observais et j'écoutais. Ils s'affairaient entre les écuries, les bergeries, l'entrepôt en brique rouge, typique de la Silésie, la forge, les maisons et le magasin, comme s'il s'agissait d'une grande ferme familiale. Cela en avait tout l'air. Vraiment. Des gars en bleu de travail s'asseyaient sur un banc, buvaient de la bière et discutaient des machines, des hectares à faucher, des événements passés, auxquels ils avaient tous participé et qui les avaient soudés, créant comme un lien de parenté entre eux. Ils constituaient une famille d'un type nouveau. Une tribu sur un îlot collectiviste. Ils représentaient le communisme, voire plus, ils étaient le communisme même. Réunis en un seul lieu, à un moment précis, ils avaient été choisis pour une expérimentation.

Par une nuit d'hiver, je marchais au milieu des granges et des étables. Il gelait, le vent soufflait de l'est. Aux abords de la route, sur une petite pente, quatre tracteurs étaient garés. Leurs moteurs tournaient au ralenti. Brr-brr-brr, brr-brr-brr... Leurs batteries étaient trop faibles pour les faire démarrer le matin par un froid pareil, on ne les éteignait donc jamais. Contournant l'entrepôt et une

immense grange construite avec ce qui restait de vieilles masures, je m'étais mis à gravir le col. Eh bien! oui, je savais déjà que cette expérimentation dépassait de loin tous les discours sur l'égalité, le juste partage des richesses, à chacun selon ses besoins, prendre aux riches pour donner aux pauvres et piller ce qui a été pillé. En vérité, l'enjeu était bien plus grand, car il s'agissait d'invalider la matière, de la vaincre – pour qu'elle ne retrouve plus sa signification initiale, pour s'en débarrasser une fois pour toutes. Voilà pourquoi cette tentative a dépassé l'Histoire, se rapprochant tant de la géologie.

En 2006, je suis allé pour la première fois en Russie, car je voulais me confronter au pays dans l'ombre duquel j'avais passé mon enfance et ma jeunesse. Je voulais aussi voir la patrie spirituelle de mon kolkhoze. J'ai débarqué à l'aéroport d'Irkoutsk après treize heures de voyage. Le vol depuis Moscou devait durer cinq heures, mais pour des raisons inexplicables, le matin, au lieu d'atterrir à Irkoutsk nous avons atterri à Bratsk, où l'on nous a dit de quitter l'avion. Une pluie grise balayait le béton. Une navette est arrivée : une sorte de cabine de verre avec les sièges fixés sur le châssis d'un ZIL. Dans le lointain se dessinait la masse vert sombre d'une forêt. Du ciment, de la tôle et le vert militaire des arbres mouillés dans la lumière de l'aube. Dès les premiers instants là-bas, à Bratsk, j'ai senti que j'avais devant moi ce que j'attendais, même si j'en ignorais l'existence. La piste de décollage lui-sait comme un poisson crevé. Lorsque je suis sorti devant le bâtiment en verre du terminal, j'ai vu qu'il n'y avait rien autour. Plus exactement, il y avait une

route goudronnée, quelques maisons, une place avec des voitures garées, mais tout ceci n'existait pas vraiment. Des gens sortaient des bus ou des voitures, mais on aurait dit qu'ils surgissaient des abîmes, du cœur de l'invisible. La ville était située au bord d'un gigantesque bassin d'eau. Un barrage avait été construit sur l'Angara, et l'eau avait inondé la taïga. Aujourd'hui, je regarde tout cela sur une carte, car à l'époque je n'avais pas quitté l'aéroport. Le rectangle de papier est vert, avec en son milieu le barrage. Comme une tache d'encre bleu clair. En haut de la carte, tout est vert pratiquement. De minuscules taches noires représentent *atdielnyïe strayenyïa*, des maisons isolées. Cent kilomètres, une maison, cinquante kilomètres, une autre maison... et ainsi de suite, sur deux mille kilomètres, jusqu'à l'océan Arctique. Mais à l'époque, à l'aéroport, je ne le savais pas encore. Je faisais quelques pas et j'observais les Russes. Ils devaient me remarquer au premier coup d'œil. Moi aussi, je repérais sans problème dans la foule les quelques touristes occidentaux de notre avion. Ils traversaient nerveusement le hall en essayant de se renseigner sur la raison de notre atterrissage ici et non à Irkoutsk. Les Russes, eux, attendaient, tranquillement assis sur les bancs. Moi, je me promenais, car je n'arrivais pas à détacher les yeux de Bratsk, du béton, des Russes. Du verre sale du hall, des placards en bois aggloméré, de la porte verte en contreplaqué et du sol en lino hideux. J'avais traversé six mille kilomètres et j'étais remonté une trentaine d'années en arrière. L'aéroport de Bratsk ressemblait à la gare routière de Varsovie-Stade, d'où partaient des cars en direction des villages de Węgrów, Sokołów, Siemiatycze. Les

gens aussi ressemblaient à ceux de Varsovie. J'avais pourtant le sentiment d'être à la limite des terres habitées. Plus loin, ce n'était que de la géographie. Dans un kiosque exigu de l'aéroport, on nous versait de l'eau bouillante dans des gobelets plastique en jetant dedans un sachet de thé. Impossible de tenir le gobelet à la main, impossible de le poser où que ce soit. Les trois petites tables installées dans un coin sombre étaient occupées par des gens endormis.

Nous sommes à la mi-décembre et il neige enfin. L'hiver, tout s'apaise. Le passé redevient tangible. Comme l'odeur de fumée de charbon et l'écho des pelles en tôle, il y a quarante ans, dans le quartier de Praga à Varsovie. À l'époque aussi, tout s'apaisait quand la neige tombait. Le crissement métallique sur les trottoirs. Ou le bruit sourd des pelles en bois contreplaqué. Les outils en plastique coloré n'existaient pas encore. Il n'y avait pas de pelles vertes, rouges, bleues ou jaunes, cerclées d'aluminium. Seulement du contreplaqué marron, rongé par l'humidité, et du métal noirci. Un monde monochrome. Des toits blancs aux formes géométriques et une fumée grise, montant tout droit vers le ciel dans l'air immobile. Je partais à l'école à sept heures trente, et j'ignorais totalement l'existence du communisme dans le monde. Je devais d'abord emprunter un chemin au milieu d'un bosquet d'acacias. Puis monter sur un remblai de chemin de fer et traverser les rails. Je n'étais même pas au courant pour le socialisme. À la maison, on ne parlait pas de ces choses-là, car cette réalité à laquelle nous participions tous était notre vie, rien de plus.

Ma mère vit ses premiers Russes en 1944. C'étaient des marins. Ils amarraient leurs chaloupes dans les eaux du Bug. La rivière changeait souvent de cours. L'eau verte stagnait dans ses bras morts, puis reculait en laissant derrière elle des marécages. Les canonnières, les barques et les canots pneumatiques devaient sans doute amarrer dans le bras principal, à proximité des bâtiments du domaine. Les marins portaient des chemises rayées. Comme ceux de l'*Aurore*, du *Potemkine* et du *Cronstadt*. Mais ils n'apportèrent pas d'effervescence révolutionnaire. Grand-père faisait du troc avec eux. Il leur livrait de la vodka, ou de la gnôle, et revenait avec des boîtes de conserve de l'armée et du sucre. Dans la forêt traînaient des cadavres allemands. Les gens du village méprisaient les Russes. Peut-être pas les marins, mais les fantassins miteux qui faisaient cuire les poules avec leurs plumes. Des dizaines de fois, j'ai entendu ce même récit : les poules avec leurs plumes, trois montres au poignet et les carabines attachées avec une ficelle. C'est le souvenir que ma mère a gardé de l'avènement de la révolution. Le même que tout le monde. Dans les villes comme dans les campagnes. Souvenir oral ou écrit. Des poules avec leur plumage, des montres et de la ficelle. L'envie de posséder ces poules et ces montres était née au fin fond de l'Asie, dans les gouffres de la toundra et les abîmes de la steppe. Là, il n'était plus question d'un Marx désireux d'améliorer le monde, mais d'un Temudjin⁴ bâtard à la poursuite d'une volaille et d'un chronomètre. Dans les villages bâtis en bois gris, dans les chaumières, sur les parcelles de terres sablonneuses – partout se tapissait la peur du sauvage, de la horde vorace qui viendrait piller

et détruire les masures, les chaumières, les enclos, si proches au fond d'une yourte mongole. Seulement, cette force-là ne pouvait pas venir des villes, avec leurs beaux immeubles de brique, leurs magasins, leurs églises, mais des confins de l'espace, des endroits où les hommes étaient encore couverts de poils et poussaient des hurlements à la pleine lune. Oui, elle devait partir de là-bas, chasser d'abord à quatre pattes dans l'immensité des steppes, puis au fur et à mesure s'approcher de nos demeures civilisées, se mettre peu à peu en position debout, afin de libérer ses mains pour attraper des poules et porter des montres. Le soir, à la campagne, les gens pinçaient la mèche d'une lampe à huile et tendaient l'oreille pour écouter le grondement de l'artillerie à l'est. La terre tremblait comme si s'étaient mis en branle tous les chevaux et tous les chameaux d'Asie. Les gens éteignaient alors les lumières et écoutaient, l'oreille collée au plancher. Les plus malins creusaient dans la terre des caches pour les montres et les poules. Certains se demandaient s'il ne vaudrait pas mieux partir avec les Allemands. Mais le grondement de l'Est faisait penser à la bête de l'Apocalypse, et tous savaient que l'Allemand avec ses bottes luisantes, objet d'admiration de tous, ne trouverait de refuge nulle part au monde.

Plus tard cependant, quand j'étais déjà né, jamais je n'ai entendu parler chez nous ni du communisme ni des Russes. Une sorte de silence géopolitique régnait à la maison. Il n'y avait, d'ailleurs, pas de quoi discuter. Ma mère et mon père avaient dû quitter leurs villages dans le cadre du grand exode des damnés de la terre. Sortis enfin, comme dans

la Bible, de “la maison de servitude”. Du pays de sable, de famine et de fumier. Des territoires de mépris. De l’est vers l’ouest. Ma mère avait dû parcourir trente kilomètres, mon père – cent vingt. Car la vie se trouvait ailleurs. De l’est vers l’ouest. De la campagne rustre vers le grand train de la ville. Pour oublier l’esclavage et porter des chaussures. Vers l’ouest, jusqu’à la capitale réduite en cendres par un élan patriotique et qu’il fallait de nouveau remplir de chair humaine. Les insurgés, Hitler et le communisme leur ont permis de conquérir la métropole. Ils ne sont pourtant pas arrivés jusqu’au centre, s’arrêtant dans les faubourgs, comme la plupart des conquistadors du peuple. De tout cela, on ne parlait pas chez nous. Il n’y avait rien à dire. C’était ça, la justice, ce pillage historique.

Je me réveille le matin et j’entends le claquement des becs d’oiseau. Le lard accroché dans la véranda a complètement gelé. Mésanges charbonnières, mésanges bleues, bouvreuils pivoine ont essayé d’arracher un peu de graisse pétrifiée. L’air est translucide et immobile. La charpente en bois de la maison répercute le moindre bruit. La clarté gris-bleu du matin inonde ma chambre. C’est la même lumière que celle de mon enfance, lorsque le dimanche ou les jours fériés je restais plus longtemps au lit, seul à seul avec les idées que je me faisais des mondes futurs. Le lit m’enveloppait d’une douceur chaude, mais il me suffisait de sortir une main pour sentir sur ma peau le froid transparent.

Il y a quelques jours, je me suis embourbé dans des congères du kolkhoze. À cet endroit, la route

monte en serpentant, puis continue durant un kilomètre sur un terrain plat, le long du col. Le vent emporte la neige des prés dénudés, et les coulées blanches des congères coupent le passage. Il faut reculer, prendre de la vitesse et essayer d'avancer dans cet espace poudreux avec l'espoir de réussir enfin à passer. Je n'ai pas réussi. Ma voiture s'est retrouvée bloquée par le châssis, les roues tournant dans le vide. Je n'avais ni pelle ni chaînes, rien. Il faisait moins vingt degrés et le vent soufflait fort. Des tourbillons blancs, cinglants, arrivaient de toutes parts. L'hiver ne faisait que commencer.

Vingt ans auparavant, un sac sur le dos, je passais par là chaque semaine pour me rendre au magasin et prendre place dans cette curieuse file d'attente, ni vraiment féodale ni socialement juste. En décembre, en janvier, il faisait déjà sombre quand je rentrais. Je m'arrêtais sur le col et je regardais en bas. Des lumières s'allumaient dans les étables où commençait le rituel du soir. La fumée des cheminées montait droit dans le ciel qui, à l'ouest, s'embrasait d'une lueur dorée. La bourgade planait dans l'air telle une arche dans l'immensité ténébreuse. On entendait les jappements des chiens. Les portes entrebâillées des étables laissaient s'échapper les traînées de vapeur. Les brebis mastiquaient, couchées dans le noir. Les gens dégageaient la même odeur que leurs animaux et ils s'accouplaient comme eux pour faire leurs petits. À cent cinquante zlotys d'allocation familiale par enfant. L'accouchement se pratiquait à la maison, à côté de l'étable, dans la même odeur. Derrière le mur commençait l'obscurité, qui s'étalait sur des kilomètres. Mais à

l'intérieur, il faisait chaud et ça sentait le foin et le fumier comme à Bethléem. Car l'homme nouveau devait naître à l'image des dieux, pour peupler la terre jusque dans ses confins les plus reculés.

Je m'arrêtais sur le col, j'enlevais mon sac à dos, je regardais autour de moi, et je sentais chavirer des eaux noires. Eux, en bas, étaient en train de nourrir leurs bêtes, avant de se coucher de bonne heure, confiants, car ils avaient foi en cette alliance passée avec eux lorsqu'ils étaient entrés dans l'arche du progrès avec leurs fils, leurs femmes et les femmes de leurs fils. C'était ainsi en 1986. Dans le magasin, il y avait toujours du lard, du pâté, de la confiture en boîtes de cinq kilos, des pâtes, du riz, du sucre et du thé, et aussi, le jour de la livraison, du pain et de la bière. Ils ne manquaient de rien. C'est ce qu'on leur avait promis. La mère Tycowa emportait sur son dos un sac rempli de miches de pain. Elle traversait la route, montait le coteau et entrait dans sa maison. Elle coupait le pain en tranches qu'elle beurrerait chichement, disposait les tranches sur une assiette et appelait ses enfants. Ils sortaient de la pénombre et s'agglutinaient autour de la table. Quelques rares meubles garnissaient cet intérieur nu. Dans un coin, le feu brûlait dans un poêle en fonte, dégageant de la chaleur.

Cinq cent cinquante-sept kilomètres séparent Oulan-Oude de Tchita. Nous roulions de jour dans un train électrique sans compartiments. Pendant sept ou huit heures. De temps à autre, on s'arrêtait dans des endroits où l'immense calotte de verdure se fendait brusquement, laissant apparaître des habitations grisâtres. Du bois brut, de l'amiante,

des clôtures. Une sorte de village. Cela rappelait un peu l'Est de la Pologne, la Podlachie lointaine, mais comme délayée dans cet espace sans fin. C'est de là que les gens arrivaient pour monter dans le train. Ils étaient bizarrement fagotés. Les garçons, surtout. Leurs vêtements étaient voyants et mal assortis. Dans cet environnement, ils ressemblaient à des oiseaux exotiques. Ils devaient porter des frusques d'occasion ou de fabrication chinoise bon marché. Tout était dépareillé, laid, comme enfilé au hasard. Avec dessus des logos, des inscriptions, des slogans du monde virtuel globalisé. Ils montaient dans le train, mais restaient dans le couloir entre les wagons, car ils n'allaient pas tarder à descendre. Dans cinquante ou cent kilomètres. Je connaissais leurs visages. Enfant, j'en avais vu de semblables dans des films soviétiques. Ils n'avaient pas changé. Sauf qu'ils étaient à présent en couleur et non plus en noir et blanc. À l'époque, ils portaient des vestes informes et des casquettes. Aujourd'hui, c'étaient des anges de l'iconosphère postmoderne. Sous le ciel sibérien, ils paradaient en pantalons de jogging et t-shirts frappés des emblèmes de la communauté globalisée. Ils traversaient champs et bourgades, en s'enfonçant dans le sable jusqu'à la cheville, dans leurs Reebok *made in China*. Du vieux bois, du sable, et puis, sans transition, ce post-monde de la contrefaçon. Entre les deux, rien. Mais peut-être n'y avait-il jamais rien eu en réalité? Juste un gouffre béant laissé par le communisme. Le vide absolu, aussitôt occupé par toute cette pacotille chinoise, tout ce dépotoir, tout ce miracle du nouvel égalitarisme qui se propageait sans encombre. Moi-même, j'avais dans une poche des lunettes de soleil

Okey. Je les avais achetées à Irkoutsk, à un Chinois, pour cent roubles, c'est-à-dire un peu plus de deux euros. Je n'arrivais pas à détacher mon regard de ces jeunes gens entassés dans le couloir du train. On aurait dit qu'ils s'étaient habillés dans le noir. Du jaune avec du violet. Du rose avec du bleu. Tout semblait trop grand sur eux. Emprunté.

Ils étaient partis des Balkans pour peupler ces vallées. Avant de bâtir leurs églises et leurs villages, ils avaient traversé des milliers de kilomètres. Je me suis souvent imaginé leur exode. Ils avaient dû sans doute partir des Dinarides, franchir le Danube et arriver dans les Carpates. Un mélange des peuples de Dacie, de Thrace et d'Illyrie, chassés dans les montagnes par des Slaves arrivés du Nord. Ils menaient leurs brebis, leurs moutons et leur bétail là où il y avait de l'herbe. Enveloppés dans des peaux de bêtes, puants comme leurs animaux, barbus et chevelus, ils communiquaient entre eux dans un latin chargé de souvenirs de leurs vieilles langues mortes. "[...] nous étions issus de la lie des Barbares, du rebut des grandes Invasions, de ces hordes qui, impuissantes à poursuivre leur marche vers l'Ouest, s'affaissèrent le long des Carpates et du Danube, pour s'y tapir, pour y sommeiller, masse des déserteurs aux confins de l'Empire, racaille fardée d'un rien de latinité⁵", écrivait leur descendant, Emil Cioran. Mais j'aimais les imaginer marcher vers le cœur du continent. S'éloignant de plus en plus de la brise chaude de la Méditerranée. Mille ans d'une lente transhumance. Des Mauro-Vlachs, des Aroumains, des Valaques. Des ethnies oubliées ou disparues avec le temps. Sauf celles qui s'étaient réfugiées

dans des montagnes plus hautes encore, fuyant les Slaves, les Tartares et les Turcs. Des anciens Romains dans des cahutes misérables, mal chaussés, souillés de purin lorsqu'ils devaient traire leurs troupeaux à ciel ouvert, sous la pluie. Toujours aux aguets, car dans les Carpates les loups et les ours étaient plus nombreux que les hommes. Ils devaient donc allumer du feu et veiller. Il leur avait fallu mille ans pour arriver jusqu'ici. Sans avoir gardé le moindre souvenir de la route qu'ils avaient alors empruntée. Aucun souvenir de Rome, de Dacie, d'Illyrie. Ils s'étaient retrouvés coincés dans ces vallées, à l'étroit, maison contre maison, clôture contre clôture, à l'ombre des églises orthodoxes en bois qui ressemblaient tant à celles des catholiques.

Sur la route, ils s'étaient russifiés, empreints de l'âme slave, soumettant à la tentation d'autres peuples qui s'étaient joints à leur périple. En ce temps-là, les Carpates étaient pratiquement désertes. La nuit, tout était noir ; le jour, tout était vide. Ils avaient du lait, du fromage, parfois un peu de viande et de pain. Tout cela, je l'imagine pour le sauver de l'oubli. Aujourd'hui, les vallées dont la population avait été déplacée se couvrent de forêts. Les restes de vieilles pierres sont engloutis par la terre et disparaissent tout simplement dans ses entrailles ; la glèbe cicatrise vite, comme un corps vivant. Soixante années ont suffi pour effacer les traces. Lueurs sanglantes dans le ciel, ruines, cendres, odeur de brûlé. Des charrettes et des foules de gens à n'en plus finir qui se dirigent vers le nord, vers les gares et les campements à la belle étoile. "Nous n'avons pu emporter ni les chiens, ni les chats, ni les poules. Aujourd'hui encore, je revois notre chien attaché à sa niche et

j'entends ses jappements." L'armée veille à ce que cette marée humaine s'achemine vers sa destination. Sur les photographies laissées par Jan Gerhard, les soldats tiennent des Makarov PM, des PPSH-41, des kalachs. En toile de fond, des flammes s'élèvent. Il fait chaud. Les gars ont retroussé leurs manches et déboutonné leurs uniformes. En avril 1947 se joua la dernière étape de l'exode entrepris mille ans plus tôt dans les Balkans.

La première fois, je suis venu ici au printemps 1983. Je suis descendu du bus dans l'ancien village de Rozstajne, dont seuls le nom et une petite chapelle de pierre, près du pont, avaient été préservés. Il faisait doux. Autour de la chapelle poussaient des jonquilles. Le bus est reparti. Le silence est tombé. J'ai emprunté une route le long de la Wisłoka. La vieille chaussée gardait encore des restes d'asphalte. Il n'y avait rien ici, mais le paysage me semblait obéir à un certain ordre. Le fond de la vallée était vaste et plat, la route filait droit devant elle. Cette géométrie se rompit soudain deux kilomètres plus loin, l'asphalte disparut définitivement et la route se mit à serpenter en suivant la configuration du terrain. À droite, sur un versant herbeux, on apercevait les bordures régulières des anciens champs. Sur le bas-côté se dressaient quelques croix en pierre. Plus loin, la sainte Famille. Le jeune Jésus avait la moitié du visage fendu. Le chemin caillouteux conduisait vers les abîmes du passé. Vers les signes à peine visibles de l'abandon. Plus tard, j'ai appris à les reconnaître : le rectangle d'une maison, les restes d'un soubassement, la voûte d'une cave, l'effondrement du terrain à l'emplacement d'un vieux puits,

des bosquets de pruniers et de pommiers sauvages. Au début, je trouvais assez poétique cette mélancolie du dépeuplement. C'étaient juste des ruines, des souvenirs, œuvre dévastatrice du temps ou du destin. Des années plus tard, j'ai fini par réaliser que ces vallées ravagées, Radocyna, Lipna, Regietów, avaient subi une secousse dont l'épicentre se trouvait à un tout autre endroit.

Nous avons donc posé les comptoirs et les étagères sur des planches de bois provenant des étables démontées du kolkhoze. Les planches achetées pour presque rien quelques années auparavant, quand les communistes revendaient massivement leurs biens. À l'époque, les paysans arrivaient en tracteur et remplissaient leurs remorques de bric-à-brac kolkhozien : pièces détachées de machines agricoles, outils, mobilier dépareillé, rouleaux de câbles, bidons en tôle, tuyaux en caoutchouc, tous ces débris du collectivisme que l'initiative individuelle parvenait encore à transformer en quelque chose d'utile. On aurait dit un pillage, un saccage, mais ce n'était que la justice de l'Histoire qui, pourrait-on dire, avait changé d'avis. Cela devait être vraiment bon marché, car les paysans venaient de loin, d'autres régions, traversant la montagne. Ils repartaient aussitôt chez eux, tandis que les vallées abandonnées résonnaient d'échos sourds et métalliques. Cet été-là, en 1992 ou 1993, j'ai acheté une partie d'une énorme grange noire située au bout d'un village, à l'endroit où la route commençait à grimper vers le col. La bâtisse était cubique, avec un toit en bâtière à faible inclinaison. Une charpente de trois étages de hauteur, recouverte de simples voliges. Des années durant, on